Ludovic Bouquin

La Liste Microcebus

Préface de **Philippe Setbon**

A Liliane, Magali et Sandrine

(Par ordre alphabétique ou de préférence, le mystère demeure)

PREFACE

Au fil des ans, il devient de plus en plus ardu de se souvenir d'une époque sans informatique. La plupart des auteurs d'un âge certain commencent à oublier jusqu'au son des touches de leur machine à écrire et de l'odeur du Typex qui servait à effacer les fautes. Les ordinateurs se sont immiscés partout dans nos vies et, par conséquent, dans nos fictions qui en sont – qu'on le veuille ou non – le reflet. Qu'il s'agisse de romans ou de films, ils sont partout, les « ordis ». Les héros de papier ou de pixels d'aujourd'hui passent plus de temps à taper sur leurs claviers que sur les méchants. Ils sont occupés à télécharger toutes sortes de choses, quand ils ne négocient pas le sort du monde civilisé sur leur Smartphone, tout en s'envoyant des images-satellite. On ne compte plus les gros-plans d'écrans d'ordinateurs dans le cinéma d'action américain. L'héroïne des romans de Stieg Larsson défie le système grâce à son génie de l'ordinateur. La barre de téléchargement devient un élément de suspense à part entière. L'ennemi n'est plus un quelconque Blofeld ou Fantômas désireux de conquérir le monde (et

au-delà) mais un simple virus informatique capable de faire régresser notre civilisation à l'âge de pierre en quelques clics malveillants.

Tout cela pour vous dire que « La liste » est bel et bien un roman d'aujourd'hui. Et son auteur, Ludovic Bouquin, travaille dans l'informatique. Mais il a le bon goût d'être surtout un auteur de polars et d'aimer autant la construction rigoureuse d'un vrai suspense policier que les vertigineuses possibilités des technologies actuelles. C'est donc avec sûreté qu'il déploie l'intrigue de sa « Liste », construit ses personnages, développe des relations humaines complexes, au milieu d'un scénario catastrophe qui a pour enjeu la fin de la vie privée de tous les terriens. Ni plus ni moins. Mais vous verrez, une fois le premier chapitre entamé, que le vrai miracle accompli par cet auteur au patronyme prédestiné, ce n'est pas tant d'avoir réussi à fusionner deux univers aux antipodes l'un de l'autre – le glacial monde virtuel et les passions brûlantes du roman noir – mais de ne pas laisser son lecteur sur le bas-côté.

Oui vous verrez. Même si le son des touches de cette vieille Remington mythique résonne encore parfois à vos oreilles, et même si le jargon informatique n'évoque strictement rien pour vous, vous allez TOUT comprendre. Et donc, vous sentir plus intelligent. Et ça, par les temps qui courent, ça n'a pas de prix ! Comme n'a pas de prix le plaisir de lire un bon polar. Tiens ! Pour un peu, en se concentrant bien, on entendrait presque résonner les touches de cette bonne vieille machine à écrire…

Philippe Setbon

Émeline.

Septembre 2017

Le bar était sordide, depuis ce comptoir en bois jusqu'aux habitués, scotchés devant leur ballon de vin rouge dès huit heures du matin. Même la patronne, trônant derrière son zinc, semblait en mauvais état. Émeline avait l'impression qu'elle était la seule à trouver cet endroit déplaisant, le reste de la clientèle paraissait se sentir à l'aise, heureux d'être là. Beaucoup d'ouvriers sirotaient leur café avant d'embaucher. Quelques commerciaux dont la tenue vestimentaire se reconnaissait entre mille, donnaient l'impression de rivaliser pour savoir lequel porterait la chemise de la couleur la plus criarde. Son « client » entra à l'heure prévue, 8 h 40. Il était réglé comme une horloge, cela lui simplifierait la tâche. Elle s'était installée à une table face à l'entrée. Elle se leva et sortit, évitant de croiser le regard de l'homme qui venait d'entrer, se félicitant du choix de sa perruque, rousse aujourd'hui. Dehors, elle jeta un coup d'œil derrière elle pour s'assurer qu'il était bien en train de s'installer et de commander son café, comme chaque matin à la même heure. Hormis quelques coups d'oeil furtifs qui s'attardaient

visiblement sur son postérieur, la situation semblait sous contrôle. Émeline repéra la voiture qu'elle cherchait, garée à quelques pas de là, s'accroupit en faisant mine de chercher quelque chose par terre et en profita pour poser le petit bout de métal qu'elle tenait dans la main sous la carène du véhicule de Marc Berlot. La première partie de sa mission s'étant déroulée comme elle l'avait escompté, elle enfourcha sa moto, une Honda CB 650, et démarra le plus discrètement qu'elle put. Elle se dirigea vers le centre-ville de Dax, traversa le pont des Arènes pour se garer à quelques centaines de mètres et s'installer à la terrasse d'un café. Sa perruque étant restée dans son casque, elle avait retrouvé ses cheveux courts et châtains. Il n'y avait aucune raison que Marc Berlot prenne cet itinéraire, étant censé se rendre à son travail, dans la direction opposée de celle qu'elle avait empruntée. Elle vérifia, à l'aide de son smartphone, que l'émetteur GPS positionné sous la voiture de Berlot fonctionnait correctement. Maintenant, elle allait pouvoir le suivre à la trace. Elle avait été engagée par Corinne Berlot pour suivre son mari et lui apporter des preuves irréfutables de son infidélité. Émeline dirigeait une agence de détectives privés et il s'agissait d'une mission des plus ordinaires. Une fois l'émetteur en place, ce qui était au demeurant tout à fait illégal, elle avait fait le plus gros du travail. La suite était une question de patience. Mais elle adorait son métier, l'exerçait depuis une dizaine d'années et y prenait toujours autant de plaisir. Traquer un individu, amener des preuves, se fondre dans la masse, croiser sa « cible » plusieurs fois dans la même journée sans qu'il s'en rende compte, c'était tout ce qu'elle aimait. Par acquit de conscience, elle suivit à bonne distance Berlot jusqu'à ce qu'il arrive devant ses bureaux, pour s'assurer qu'il était bien au volant de sa voiture. Ce dernier se gara à neuf heures précises sur sa place de parking. Il y avait peu de chance pour qu'il se passe quelque chose avant l'heure du déjeuner maintenant. Le bonhomme était maître d'œuvre pour une filiale de Bouygues Immobilier et, selon les dires de sa femme, il s'absentait à intervalles réguliers pour se rendre sur des chantiers. Néanmoins, elle avait remarqué qu'il ne répondait jamais au téléphone avant seize heures. Le comportement étrange de son mari lui avait mis la puce à l'oreille. Elle avait donc engagé Émeline, une semaine entière, pour lui fournir des réponses. Émeline avait décidé de débuter sa mission ce lundi matin et, pour l'instant, Marc Berlot faisait exactement ce qu'il avait l'habitude de faire. Elle se gara sur le parking d'un magasin de bricolage devant lequel, s'il bougeait sa voiture, il serait obligé de passer, et laissa libre cours à ses pensées. Corinne Berlot lui avait fait une bonne impression, c'était une femme de cinquante-cinq ans, plutôt bien conservée. Elle en voulait à son mari et comptait bien sur son infidélité pour s'en débarrasser. Ses propos avaient été sans équivoque. Émeline s'en moquait, ayant laissé tomber toute considération d'ordre moral depuis toujours, sans quoi il lui était impossible de faire son métier sereinement. Elle exécutait sa mission, ce

qui pourrait en résulter n'était plus ses affaires. Sa vie sentimentale était bien assez dissolue et compliquée pour qu'elle s'occupe de celle des autres.

Soudain, son téléphone lui indiqua que la voiture se déplaçait, elle la vit arriver de loin, coiffa son casque et démarra. Sa filature la mena sur le chantier d'une énorme maison dans les pins à l'entrée d'Hossegor. Elle passa devant à vitesse réduite et constata qu'il s'agissait d'une réunion de chantier des plus classiques. Elle continua jusqu'au centre-ville d'Hossegor. L'arrière-saison était lancée et il subsistait encore de nombreux touristes sur les trottoirs de la station balnéaire. Elle se rappela y être venue un soir avec Muriel, un moment très agréable où elles avaient fini la soirée par un bain de minuit dans le lac, à l'abri des regards indiscrets. Elle enchaîna quatre visites de chantiers, toutes dans le même périmètre, de Capbreton à Vieux-Boucau. Émeline commençait à douter sérieusement des allégations de Corinne, son mari ne s'étant même pas arrêté pour déjeuner. Le traceur GPS indiquait qu'il reprenait la direction de son bureau. Elle allait avoir un compte rendu d'opération bien mince pour une première journée de filature. Elle le suivit à distance raisonnable lorsqu'il s'engagea à gauche le long de l'A63 reliant Bayonne à Bordeaux, pour entrer sur le parking d'un petit hôtel le long de l'autoroute. Il était quatorze heures trente. A priori, Marc Berlot prenait sa pause déjeuner. Elle n'eut pas à attendre longtemps pour découvrir le menu. Une Opel Corsa noire s'engagea sur le parking. Émeline avait pris soin de se poster sur le côté de l'hôtel derrière une haie de sapins, à l'abri des regards. Une petite brune sortit et se jeta au cou de son amant, l'embrassant fougueusement. Elle réalisa une dizaine de clichés, releva le numéro de la plaque minéralogique de l'Opel Corsa. L'épouse avait été très claire sur le sujet, elle voulait connaître l'identité de la maîtresse de son mari. Le couple avait sans doute l'habitude de se retrouver à cet endroit. Émeline laissa les deux tourtereaux pénétrer dans l'hôtel. Elle se rendit jusqu'à la voiture de Berlot et récupéra son émetteur GPS qu'elle fixa sous le véhicule de sa maîtresse. Avec un peu de chance, elle arriverait à obtenir l'identité de cette femme rapidement. Les jours suivants confirmeraient ou non son intuition. A la vue des retrouvailles auxquelles elle venait d'assister, il y avait fort à parier que la dame était une relation régulière de Marc Berlot. Elle décida d'attendre la fin de leurs ébats pour la suivre discrètement. Si elle retrouvait la voiture sur le parking d'une résidence de quatre ou cinq immeubles, elle serait bien avancée. L'après-midi ne faisait que commencer, elle avait du temps devant elle. Marc Berlot et l'inconnue avec qui il venait de partager une heure et demie de complicité rejoignirent leurs voitures respectives et partirent.

La femme s'arrêta devant un petit pavillon résidentiel du côté de Labenne. Elle déchargea les commissions qu'elle avait achetées juste avant à l'Intermarché. Il devait s'agir de son domicile.

Une petite tête blonde jaillissant par le portail vint se jeter dans ses bras. Certainement sa fille. Ce qui conforta Émeline dans ses impressions. Elle décida d'attendre un peu, puis passa tranquillement devant la maison. Elle connaissait maintenant le nom et le prénom de la maîtresse de Berlot. Elle espérait que les amants se reverraient cette semaine à l'hôtel. Ce qui lui permettrait de boucler rapidement ce dossier. Aussi décida-t-elle de laisser le récepteur GPS sous la voiture.

Pascal et Alicia

L'espace clos amplifiait le bruit des détonations. Un vacarme assourdissant résonnait autour de lui. Pascal Nekka s'apprêtait à tirer lorsque la vibration de son téléphone dans la poche de son jean l'interrompit. C'était Alicia, sa compagne, qui ne l'appelait que très rarement durant la journée. Il décida de décrocher. Elle poussa d'abord un cri de stupéfaction.

— Tu réponds au téléphone en pleine fusillade ?

— Je suis au stand de tir, c'est obligatoire chaque trimestre. Je t'ai expliqué que les fusillades étaient extrêmement rares, voire inexistantes, dans notre métier !

Il devait hurler pour se faire entendre et sortit de la pièce pour rejoindre le vestiaire attenant.

— N'empêche, il en suffit d'une. Tu devrais arrêter ce boulot. On n'en a pas besoin en plus.

— On a déjà eu cette conversation. J'aime mon travail de commissaire et je refuse d'être entretenu par ma conjointe. J'imagine que ce n'est pas la raison de ton appel ?

— Non, serais-tu d'accord pour aller à un vernissage ce soir après ta journée, à dix-neuf heures. Enfin, si tu es toujours en vie… C'est à côté des allées de Tourny, le galeriste est une connaissance, je n'ai jamais vu le travail de l'artiste qui expose. J'aimerais qu'on y aille ensemble.

— D'accord, on se retrouve cours du Chapeau-Rouge, au grand café à dix-huit heures trente ?

— Parfait, je t'embrasse et évite les balles, mon cœur.

— Ne t'inquiète pas !